

Ceci est mon SANG, ou le sacrifice des passions

Georges Gachnochi

Pédo-psychiatre, psychanalyste.

Du Moyen-Âge à nos jours, les imputations

de meurtre d'enfant et de crime rituel constituent une constante dans les accusations envers les Juifs

et sont en quelque sorte centrales dans les thèmes antisémites. Je tenterai ici de repérer un certain nombre d'éléments psychologiques qui sont en relation avec ces allégations, considérées sous l'angle du meurtre d'enfant, de l'utilisation du sang, de l'attitude envers la chair, parallèlement à l'utilisation rituelle du pain et du vin.

Ce faisant, je ne développerai pas, ou très incidemment, les perspectives analytiques permettant d'éclairer les facteurs de l'antisémitisme en général : de nombreux colloques, publications, ouvrages, s'y sont attachés. En particulier, je ne m'attacherai pas à mettre ici en lumière pour eux-mêmes les facteurs pulsionnels sadiques étayant le couple accusations-pogromes ; à côté de ces facteurs sadiques il faudrait d'ailleurs mentionner le masochisme et/ou l'identification à l'ennemi des personnes d'origine juive qui, du Moyen-Âge à l'époque contemporaine ont pu soutenir ces accusations. Je ne chercherai pas non plus à étudier comment une rumeur correspondant à une fausse nouvelle peut se répandre, sinon pour rappeler que cette question a été très étudiée par l'historien Marc Bloch, qui écrivait qu'« en elle, inconsciemment, les hommes expriment leurs préjugés, leurs haines, leurs craintes, toutes leurs émotions fortes. Seuls... de grands états d'âme collectifs ont le pouvoir de transformer une mauvaise perception en une légende. »¹ Ailleurs il énonçait qu'une fausse nouvelle se propage lorsqu'elle correspond à un fonds de représentations collectives préexistant, et

que d'autre part la fausse nouvelle crée du lien entre les membres d'une société. On peut ainsi penser que le mythe du meurtre rituel s'enracine dans un imaginaire collectif fortement préparé à le recevoir ; qu'il satisfait des tendances pulsionnelles – notamment, parmi les plus archaïques, celles à l'infanticide – et des nécessités psychologiques fortement présentes dans tout ou partie des membres d'une population.

Par conséquent, développant des éléments exposés précédemment², convergeant en partie avec les idées développées dès 1946 par Simmel³, je chercherai en premier lieu à montrer comment l'ensemble culturel constitué par les textes fondateurs et le rituel du christianisme ont pu d'abord déterminer ces imputations, y compris dans les relations d'opposition des signifiants de cet ensemble avec leurs correspondants originaires judaïques, le tout constituant un imaginaire collectif, c'est-à-dire, pour faire court, un ensemble de représentations fantasmatiques largement partagées par les membres d'une population. Puis je proposerai d'examiner de quelle manière les thèmes de cette structure signifiante ont pu en quelque sorte diffuser au sein d'ensembles culturels différents, plus ou moins proches, notamment la culture européenne « laïque », l'Islam, et finalement imprégner l'attitude de l'ensemble des médias internationaux vis-à-vis du peuple juif. Il ne s'agit par conséquent en aucun cas de traiter ici de façon exhaustive des racines pulsionnelles de l'antisémitisme, mais seulement de celles qui, en relation avec ces textes et ce rituel, sont à mon sens à l'origine non seulement de ces accusations, mais de quelques caractéristiques, notamment temporelles, de certains aspects des violences antisémites. Chemin faisant, nous serons également conduits à examiner comment ces accusations de crime rituel sont liées, entrelacées même, à d'autres reproches adressés aux Juifs, concernant notamment l'argent, thème lui aussi récurrent depuis l'époque médiévale, qui réduisait parfois d'ailleurs les Juifs à ne pouvoir exercer que des métiers de maniement d'argent, jusqu'aux médias contemporains.

Sacrifice et non-sacrifice

Le point le plus remarquable dans ces accusations est qu'elles vont à l'encontre d'un fondement du judaïsme : l'interdiction du sacrifice humain, du meurtre du fils, résultant de la dramaturgie de la « ligature d'Isaac ». On pourrait résumer le malentendu entre judaïsme et christianisme dans l'expression occidentale « sacrifice d'Isaac » alors que sa caractéristique essentielle est d'être un non-sacrifice. Comme si l'appel de Dieu pour arrêter Abraham armé du couteau était réduit à une simple péripétie nécessaire pour introduire un « happy end » alors qu'il s'agit de l'appel fondateur. De ne pas avoir pris vraiment en compte cet appel et cette interdiction est à son tour fondateur du Christia-

nisme. Jésus s'offre en sacrifice à son Père/Dieu, tout comme, selon le Midrash, Isaac était averti du sort qui l'attendait lors de sa montée au Moria.

Le « lieu » central où se nouent théologie et liturgie chrétiennes est bien entendu l'Eucharistie, reproduisant le « sacrifice » du « Fils ». « Fils du Dieu vivant », selon les paroles de Pierre (Mat., XVI, 16) ou « Fils de l'Homme » (passim dans les Évangiles) : si l'ambiguïté est constante, et suscitera les infinies controverses, hérésies, schismes que l'on sait, ce qui est clair en revanche est que Jésus de Nazareth a toujours soin de se présenter comme le Fils.

Par ailleurs, c'est à la fois en parallèle et en opposition à la Pâque juive et à la consommation, à cette occasion, du pain azyme, qu'est évoqué ce sacrifice (Mat. XXVI, 2 ; Marc, XIV, 1,12 ; Luc, XXII, 1,2,7 ; Jean, XIII, 1 et par ailleurs VI, 31-33, 41). A ce propos semble exister une certaine ambiguïté dans les textes : « manger », « faire », « apprêter » la « pâque » (Mat. XXVI, 17-19 ; Luc, XXII, 8-13), peut s'entendre comme concernant le pain azyme ; ce ne peut être le cas de l'expression « immoler la pâque » (Marc, XIV, 12 ; Luc, XXII, 7) qui sous-entend *soit* une allusion au sacrifice de l'agneau pascal (qorban Pésah) *soit* que ces Évangiles considèrent que d'ores et déjà le pain azyme (matsa) consommé par les Juifs pendant la fête était investi de la qualité d'un sacrifice animal ! Le rapprochement, cette fois avec l'« immolation » et le « sacrifice » du Christ, thème évidemment récurrent et « crucial » du Nouveau Testament, est totalement explicité dans I, Corint, V, 7, tandis que, dans I, Corint, X, 17, Israël selon la chair, qui « mange les victimes » est désigné comme les « immolant » aux démons et opposé au « corps » que forme l'ensemble des chrétiens : « *Puisqu'il n'y a qu'un pain, nous ne formons tous qu'un corps, car nous n'avons tous part qu'à ce pain* ». En résumé, se manifeste donc dans certains versets une équivoque, voire une confusion, entre le sacrifice pascal et sa consommation par les Juifs d'une part et la consommation du pain azyme qui accompagne le premier d'autre part. La *transsubstantiation*, sur laquelle on reviendra, concernerait donc la matsa des Juifs avant même le « sacrifice » du Christ ? ! Remarquons que l'idée de l'hostilité des Juifs envers les chrétiens lié à la Pâque et à la consommation du pain azyme est également présente dans l'épisode des Actes des Apôtres où le roi Hérode tue Jacques, frère de Jean, et « voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit encore prendre Pierre. On était aux jours des azymes » (Act. XII, 2).

De même, si c'est par les paraboles de la vigne et des vigneron et du « nouveau vin » dans de vieilles outres que le Jésus des Évangiles synoptiques « disqualifie » la religion ancienne, l'identification de Jésus avec la « vigne véritable » dans Jean, XV, 1 et plus haut « mon sang est vraiment un breuvage » (Jean, VI, 55) viennent éclairer le « C'est mon sang » (Mat. XXVI, 28 ; Marc XIV, 24 ; Luc, XXII, 20) des Évangiles synoptiques (tandis que Luc, XIII, 1-2 met sur le

même plan « tous les Galiléens » et ceux qui ont accepté que le sang de certains d'entre eux soit mêlé à celui de « leurs sacrifices »).

Un renversement signifiant

Nous nous trouvons par conséquent en présence d'une sorte de chiasme signifiant par lequel ce qui pourrait éventuellement apparaître comme métaphore (le pain représentant la chair du Christ) s'étaye en fait sur la confusion qui vient d'être indiquée entre le pain azyme et l'agneau pascal, tandis qu'apparaît de manière intriquée un thème totalement paradoxal dans le judaïsme : l'idée de « boire mon sang ». On sait en effet que la consommation du sang est formellement interdite par le Lévitique (XVII, 12) et est notamment à la base de prescriptions rigoureuses de la Cacherout. En effet « la vie (l'âme) de la chair gît dans le sang et moi je vous l'ai accordé sur l'autel, pour procurer l'expiation à vos personnes » (Lév. XVII, 11) et « le sang c'est la vie, et tu ne dois pas absorber la vie avec la chair » (Deut. XII, 23).⁴

Si le christianisme tourne par définition autour d'un unique personnage, et notamment, surtout pour ses deux variantes maîtresses originelles, le catholicisme et l'orthodoxie, autour du *Kairos* de la crucifixion, encadrée par la Cène qui l'annonce et la Résurrection qui la transcende sans l'annuler, il est impossible de définir pour le judaïsme un temps central. L'Histoire des Patriarches, relatée dans la Genèse, avec notamment l'émigration d'Abraham et le non-sacrifice (Aqeda) d'Isaac, a pour pendant les péripéties du peuple d'Israël au temps de Moïse, et dans celles-ci le moment fondateur est dédoublé en sortie d'Égypte et don de la Thora. Si le Christ se comporte en *donateur* d'une loi nouvelle, si le Nouveau Testament se réfère constamment à ce qui ensuite sera désigné comme l'Ancien et notamment aux Psaumes et aux Prophètes, le temps central de la liturgie chrétienne, de la messe catholique notamment, est constitué par l'Eucharistie, qui est en même temps Communion des Hommes entre eux et avec Dieu.

Par conséquent, l'Eucharistie est le véhicule de l'identification à Dieu, que ce soit *au Fils* ou *par le Fils*. « Dieu est devenu homme pour que l'homme puisse devenir dieu » : « telle est, pour les Pères grecs, l'essence du christianisme. »⁵ Le Fils, l'Enfant, est ainsi médiateur entre Divinité et Humanité, transcendance et immanence. Des conséquences conjointes en résultent : en premier lieu, la mort de Jésus est la mort du Fils, et en quelque sorte c'est à un enfant que s'opère cette identification – même si le Christ en Croix est un adulte, d'ailleurs accompagné au pied de celle-ci par sa mère. Rappelons évidemment la fréquente représentation dans l'iconographie chrétienne, tant occidentale qu'orientale, de l'Enfant-Jésus dans les bras de sa mère. Remarquons aussi dès à présent

le thème lié de l'« agneau » comme figure symbolique du Christ s'immolant pour racheter les péchés de l'Humanité. C'est ainsi que malgré quelques résistances, dans l'Eglise byzantine, au « XII^e siècle, apparaît le sujet de l'Amnos (l'Agneau) montrant le Christ-Enfant couché sur la patène et offert au sacrifice sur l'autel ».⁶ En second lieu, au moment de la Communion, et malgré les précautions rituelles prises, l'homme, par définition impur – notamment mais pas seulement puisque touché par le péché originel dont il lui faut précisément se délivrer – ne peut que se sentir profaner l'hostie consacrée en la consommant – et il n'en va pas autrement du vin, que dans l'Eglise romaine le prêtre est seul à boire. Ce vin devenu sang nous amène évidemment aux eaux changées en sang, première des dix plaies de la sortie d'Egypte, tandis que la mort des enfants mâles égyptiens premiers-nés en est la dernière. C'est en immolant un agneau mâle et en teignant de son sang les deux poteaux et le linteau des portes des habitations des Juifs que sur l'ordre de Dieu transmis par Moïse, les Juifs distinguèrent leurs maisons de celles des Egyptiens ; cette même nuit ils mangèrent la chair des agneaux, « rôtie au feu, et accompagnée d'azymes et d'herbes amères. » (Ex., XII, 8).

On voit donc le système signifiant refondu par le christianisme, conduisant à assimiler, à l'enfant premier-né, l'agneau dont le sang signifie à l'ange de la mort qu'il doit l'épargner, dont il prend en quelque sorte métaphoriquement la place, comme lors de la ligature (le non-sacrifice) d'Isaac, un bélier avait pris la place de celui-ci ; de même que par métonymie, le pain azyme est lui-même assimilé à la chair de l'agneau pascal, encore consommé lors de la Cène, alors que depuis la destruction du Temple cet agneau, qui ne peut plus y être sacrifié, est représenté sur la table pascale par un os cuit et bruni au feu, le *zeroa*, tandis que la consommation de viande rôtie est précisément prohibée ce soir-là.

C'est par conséquent par ces deux mécanismes du déplacement que s'opère dans l'inconscient du fidèle chrétien l'assimilation de la cérémonie pascale juive à un meurtre d'enfant chrétien, découlant du statut de Fils du Christ, victime de la crucifixion dans laquelle les Juifs sont accusés d'avoir joué un rôle capital, notamment par l'acte de Judas (dont le nom est évidemment éponymique) « vendant » Jésus pour trente deniers. Ceci n'est rendu possible que par la *présence réelle*, c'est à dire démétaphorisée⁷, de la chair et du sang du Christ dans la Cène originelle comme dans l'Eucharistie ; tout comme est démétaphorisée en identification divine l'idée de l'Homme « à l'image de Dieu » provenant de la Genèse, et de même encore que le « péché originel » d'Adam – dont le Christ doit obtenir, au bénéfice des hommes, le pardon par son sacrifice – est une démétaphorisation de la faute du premier homme : cette réification du concept, qui le fait passer de son sens judaïque de « manquement »,

« défaillance » inhérents à la condition humaine, à celui d'une corruption irrémédiable de la nature humaine, (la « chute »), corruption qui serait transmise en vertu du verset biblique, selon lequel Dieu fait retomber « la faute des pères sur les enfants » (Ex., 20,5), dont l'interprétation chrétienne – une faute irréversible, transmise de génération en génération –, s'oppose à la conception essentielle dans le judaïsme de la liberté et de la responsabilité individuelles. Remarquons que cette différence d'interprétation a des conséquences fondamentales. En effet, cette faute va nécessiter pour être expiée le sacrifice d'un innocent, sacrifice auquel est lié, comme Freud le souligne⁸, le « rachat » de l'homme de la culpabilité de ce « péché originel ».

L'origine du clivage

Sans pouvoir entrer ici dans l'histoire des débats (et des hérésies⁹) concernant la (double) nature du Christ, sa conception, les relations du Père et du Fils dans l'Entité divine, il paraît clair que la tradition telle qu'elle s'est établie assigne au Fils le rôle de « racheter » la faute d'Adam. Par conséquent on pourrait dire que cette faute entraîne non seulement la nécessité du « sacrifice » du Fils, mais même la nécessité de son existence même ! En d'autres termes, sur un plan psychologique, pour le fidèle, tout se passe comme si la Faute avait provoqué un « refend » de Dieu, sa partition entre Père et Fils. En effet le Père, pris dans un rapport duel à l'Homme fautif, paraît ne pas pouvoir lui « pardonner » sans l'intervention de ce Tiers issu de lui-même qu'est le Fils. Ce Tiers est médiateur, à la fois Dieu et Homme, c'est pourquoi il peut s'identifier à l'Homme et intervenir pour lui en face de son Père qui sans cela resterait « impitoyable ».

Si le Sacrifice (mené jusqu'au bout, contrairement au « non-sacrifice » d'Isaac) permet de sauver les hommes, et non leurs actions, il apparaît que la « Foi » en le Sauveur est bien la condition nécessaire¹⁰ (sinon toujours suffisante, voir les débats autour de la « grâce » et des « œuvres »¹¹) à ce Sauvetage. Seront sauvés ceux qui croient, (« Il n'y a que la Foi qui sauve »), et les Juifs sont par définition ceux qui ne croient pas... sinon ils seraient chrétiens. Par conséquent les Juifs s'opposent au reste de l'Humanité, puisque à la différence des païens qui peuvent ne pas encore avoir appris la « Bonne Nouvelle » les Juifs sont définis par leur refus de celle-ci.

Cependant il est cependant au moins UN Juif qui ne refuse pas la rédemption, puisque c'est Lui qui l'apporte : c'est Jésus. Les Saintes Femmes, les Apôtres, etc... sont aussi de ces Juifs plus tout à fait juifs dans la vision populaire chrétienne, puisqu'ils entrent dans l'Histoire Sainte néo-testamentaire. Donc une série de bi-partitions vient diviser à son tour l'Humanité entre « Sauvés » ou du

moins « sauvables » et les « insauvables » que sont les Juifs. Ainsi au « refend » divin correspond une bi-partition de l'Humanité, et les Juifs sont effectivement un « bouc émissaire », au sens habituel du terme, tout désignés en face des fidèles chrétiens « sauvés » par leur foi.

Quoi qu'il en soit, ce sacrifice d'un innocent entraîne, ipso facto, pour celui-ci, une culpabilité nouvelle, d'ordre cette fois très archaïque. Cette culpabilité, en effet, n'est plus d'ordre oedipien, conséquence de la désobéissance initiale à l'ordre divin donné dans le jardin d'Eden. Elle n'est plus en relation avec une instance surmoïque évoluée, d'origine essentiellement paternelle, mais de nature bien plus archaïque et complexe. Grunberger¹² suppose une relation fusionnelle particulièrement prégnante entre Jésus-Enfant et sa mère. En tout état de cause, comme y insiste cet auteur, l'image auquel le Croyant chrétien est invité à s'identifier est une image narcissique. En effet, elle est composée de la fusion d'un Christ, certes souffrant et symboliquement castré¹³, attaché à sa croix, avec sa mère-vierge, idéal de pureté, et présente au pied de cette croix ; par cette fusion le Christ atteint malgré cette castration à la toute-puissance de la mère primitive, *incastrable*. C'est, selon moi, cette contradiction qui ne pouvant être supportée que par les couches les plus archaïques de l'inconscient, amène au caractère régressif et quasiment explosif de la religiosité du christianisme dans ses formes traditionnelles : régression certes au niveau anal, comme y insiste largement Grunberger, mais tout autant peut-on penser orale, puisqu'il s'agit là de la consommation de la victime expiatoire.

L'Eucharistie, comme le remarquait Ernst Simmel¹⁴, permet la décharge des pulsions orales cannibaliques. Mais du fait de l'identification entre lui-même et Jésus, le fidèle chrétien ne sait plus très bien, au niveau inconscient, qui consomme l'autre. Nous sommes là dans la problématique décrite par Mélanie Klein : voulant dévorer son objet, le nourrisson projette ses pulsions, et c'est le sein de la mère, puis la mère tout entière, mais contenant des objets partiels, pénis du père notamment, qui menace l'enfant de dévoration.

Ainsi la culpabilité suscitée par le rite de l'Eucharistie, pour les raisons qui viennent d'être dites, appelle à la projection et au clivage.

Pour Jones¹⁵, le Saint-Esprit « est fait de la combinaison de l'originelle Déesse-Mère avec l'essence créatrice (organes génitaux) du Père. ». De ceci, nous trouvons l'exact pendant dans l'image du Juif, résultant du clivage, rendu nécessaire par la projection, entre ces images idéalisées d'ascendance juive et les Juifs eux-mêmes.

La diabolisation des Juifs

En raison de ce clivage, les Juifs sont la cible obligée de la diabolisation parce que

les personnages idéalisés (Jésus et son ascendance, mais aussi Saint-Pierre sur son trône, l'ensemble des Apôtres, les Évangélistes, etc)... sont eux-mêmes juifs. La façon dont étaient considérés les Juifs était très analogue à celle dont on percevait et traitait les « sorcières » (qui sur un plan psychologique correspondent à de « mauvaises mères » ayant incorporé le « mauvais pénis »), (cf. l'expression « Sabbat des sorcières»). D'autre part, comme le montre Poliakov¹⁶, dans les légendes qui, à partir du xv^e siècle, « connaissent une diffusion universelle », les Juifs « réunissent simultanément en leurs personnes les nouveaux attributs du Diable et ceux de la sorcière » et ils sont à la fois hypervirilés et féminisés.

Comme l'écrit Bernard Valade¹⁷, se référant à Alain Besançon¹⁸ :

« Dans le monde vassalisé du Moyen Âge, monde contrôlé par l'Église, qui n'a que des fils, l'individu n'a pu construire son moi par identification au père. L'absence de tiers séparateur a fait de l'Église – figure de la loi, surmoi, interdit – une mauvaise mère, celle qui dit : « Renonce, diffère ton désir, ne jouis pas. » L'inquisiteur du *Marteau des sorcières*, évoquant Marie, la « femme immense », le mal de la mère, a justement traité l'espace de l'Église comme espace maternel. La hantise du feu se soutient, chez lui, d'une phobie de la femme, porteuse du feu de la passion charnelle, foyer d'incendie pour le monde, signe de convoitise. Car la femme est possédée, elle est du côté de la vie, du corps, de la nature – de Satan donc. Le serf peut la rêver fée, c'est-à-dire déssexualisée ; la serve régresse vers l'image de la mère archaïque et passe un pacte avec le diable. Le projet d'inversion qui la possède prend forme dans un sabbat subversif... »

Certes, jusqu'à nos jours la représentation populaire des Juifs sous forme de vieillards menaçants a fait insister, depuis Freud¹⁹, de nombreux auteurs sur le caractère essentiellement oedipien de l'antisémitisme²⁰. Ce vieillard représente cet « ordre paternel honni, symbolisé par les Juifs » qui s'oppose au narcissisme, comme l'écrit Grunberger²¹. Mais nous venons de voir que c'est justement l'échec de possibilité d'identification au père qui dresse le chrétien médiéval tant à l'encontre du Juif que de la sorcière, vieille femme maléfique, menaçante parce que représentant les forces de la nature, les pulsions, comme le montre déjà l'histoire d'Adam et Eve²². La centralité de la croyance des chrétiens en un Satan antagoniste et pratiquement symétrique du Christ (et dont le serpent, tentateur d'Eve avant qu'elle ne tente Adam, est la première manifestation et dont l'« Antéchrist » est destiné à être le représentant tardif) amène à l'époque médiévale à une véritable obsession de recherche et d'élimination de tout ce qui est censé en provenir, et qui est tout ce qui n'est pas conforme à la stricte doctrine. Il faut donner au mot « obsession » son plein sens psychopathologique : le *Directorium inquisitorum* (Manuel des inquisiteurs), écrit en 1376 par Nicolau

Eymerich, chapelain du pape, qui servit de base au fameux *Malleus maleficarum*, le *Marteau des Sorcières*, est un traité systématique de la manière, valable pour tous temps présents et futurs, de rechercher et d'éliminer toute hérésie possible. En effet, si le Christ amène la rédemption comme le serpent-Satan a été l'instrument de la chute, il y a un antagonisme tel entre les deux que le travail d'élimination de toute hérésie ou incroyance au Christ est identique à celui que mène l'obsessionnel pour éliminer toute souillure.

La filiation avec le diable, la conception des Juifs comme une sorte de symétrique dans le mensonge à la vérité du Christ, découlent d'ailleurs déjà de L'Évangile selon Jean (VIII, 44-45), où Jésus, s'adressant aux Juifs, leur déclare : « Vous avez pour père le diable et vous voulez ce que désire votre père. Il était homicide dès le principe, il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment, il tire de son fond ce qu'il dit parce qu'il est menteur et père du mensonge. Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne vous fiez pas à moi ? »²³. Dans Jean, XIII, 27, Satan entre dans Judas aussitôt prise la bouche que Jésus lui donne après l'avoir trempée, et Judas sort pour vendre Jésus : par conséquent ce qui sauve les apôtres et les chrétiens – le pain azyme – rend Judas et par extension les Juifs possédés du Satan !

Mais d'ailleurs dès Jean, XIII, 2, c'est le diable qui a inspiré à Judas de livrer Jésus. D'autre part, avec les « trente deniers » nous touchons à un autre point capital : celui du lien supposé des Juifs avec l'argent. Revenons à l'Exode, et aux prescriptions qui concernent à la fois l'événement fondateur de la Sortie d'Égypte et sa célébration ultérieure avant et pendant l'époque du Temple. Nous lisons dans Exode, 12, 3-4 : « Au dixième jour de ce mois, que chacun se procure un agneau pour sa famille paternelle, un agneau par maison. Que celui dont le ménage sera trop peu nombreux pour manger un agneau, s'associera avec son voisin, le plus proche de sa maison, selon le nombre des personnes ; chacun, selon sa consommation, réglera la répartition de l'agneau. »²⁴ Autrement dit, les détails financiers sont, dans ce cas particulier, réglés très précisément. Or les Évangiles ne font aucune allusion explicite à une éventuelle participation financière de Jésus à l'achat d'un agneau. Juste à la place, c'est lui qui est vendu par Judas ! Remarquons d'abord que cet épisode n'est pas sans rappeler la proposition que, dans le Livre d'Esther (III, 9), Aman fait au Roi Assuérus de lui « acheter » la vie des Juifs pour la somme de dix mille sicles d'argent. Dans ce glissement/inversion ambigu, Jésus représente l'ensemble du peuple juif (de même que dans l'interprétation chrétienne du « serviteur souffrant » du Deutéro-Isaïe il prend la place qui est celle, dans l'interprétation juive, du peuple juif tout entier) mais en même temps il est la victime de celui qui va incarner les « Juifs-traîtres », à savoir Judas.

Quoi qu'il en soit, la « vente » de Jésus par Judas, est précédée, dans Mathieu, XXVI, Marc, XIV, Jean XII, de l'épisode des parfums répandus sur Jésus par une femme dont seul Jean précise qu'elle se nommait Marie. Dans Mathieu et Marc, les disciples se plaignent de ce que l'argent qu'aurait pu donner la vente de ce parfum aurait été mieux employé au bénéfice des pauvres, tandis que Jean attribue cette désapprobation à Judas. Le texte de Luc (XXII) ne fait pas mention de cet épisode ; par contre à la rigueur l'ordre donné par Jésus à Pierre et Jean d'« aller nous apprêter de quoi manger la pâque » pourrait éventuellement inclure celui d'acheter un agneau ?

En résumé, le thème de l'argent apparaît lors de la fête pascale dans trois des quatre Évangiles avec un dédoublement entre l'honneur « parfumé » rendu à Jésus et la vente de celui-ci par Judas !

On retrouve par conséquent, dans ce chapitre capital des Évangiles, celui de la Cène, et dans au moins trois d'entre eux, à la fois le silence sur l'aspect financier de la fête pascale et un dédoublement de cet aspect financier en parfum et en prix du sang. Dans Luc, XXII, 44, il est dit, peu après la Cène, donc, et juste avant le « baiser de Judas », que la sueur de Jésus « se coagulait comme du sang et tombait par terre. »

Quoi qu'il en soit, le parfum a bien évidemment à la fois le rôle de masquer l'odeur de l'argent – défense contre l'analité liée à celui-ci – et comme Jésus le souligne lui-même, de l'honorer en prévision de son ensevelissement : par conséquent nous rejoignons ici les thèmes sur lesquels Grunberger a beaucoup insisté²⁵, à savoir l'analité et le narcissisme du Christ, mais ici un narcissisme clairement lié à sa vocation de victime !

Il y a donc apparemment refoulement de l'idée de Jésus achetant un agneau accompagnée de projection sur Judas.

Comment comprendre l'obligation pour les Juifs de participer à l'achat de l'agneau pascal, sinon comme une réparation symbolique, par le sacrifice qui va s'ensuivre, de la mort des premiers-nés à laquelle ils ont échappé grâce au sang de l'agneau dont étaient teints les poteaux et le linteau de leurs portes, mais qui a frappé les premiers-nés égyptiens ? On sait d'ailleurs que les premiers-nés ont dans le judaïsme l'obligation de jeûner la veille de la Pâque – comme d'ailleurs les chrétiens doivent se présenter à jeun pour communier dans le rite d'Eucharistie.

Or, il semble que Jésus se soit soustrait à l'obligation de participer à l'achat d'un agneau ; du moins, comme il a été dit, aucun des Évangiles, par ailleurs peu avarés de détails significatifs, n'en fait mention explicite.

Sang et argent

Mais une autre piste nous conduit à rapprocher les accusations de crime rituel du thème de l'argent, en même temps que de la « diabolisation » des Juifs. On sait que la figure d'Abel est depuis l'origine, dans le christianisme, une figure christique²⁶, tandis que Caïn « était du Malin » (1 Jean, III, 12). Or, dans Genèse, IV, Dieu s'adressant à Caïn lui signifie que le « sang (*demei*) de ton frère s'élève, jusqu'à moi, de la terre (*adama*) » et qu'il est maudit « à cause de cette terre, qui a ouvert sa bouche pour recevoir, de ta main, le sang (*demei*) de ton frère ». Notons au passage que voilà annoncée la rencontre entre l'oralité et le sang, dont nous avons vu la centralité dans les Évangiles !

Le mot *demei*, qui apparaît donc dans la Bible avec le sens de sang – usuellement signifié par un mot très proche, *dam*, prit aussi, dans le Talmud en voie d'élaboration, celui d'argent. Mais déjà dans la Bible, ces termes apparaissaient généralement avec le sens de sang répandu, par conséquent exigeant réparation. Ainsi, le rapprochement que fait le Talmud entre le sang et l'argent, le christianisme, à peu près à la même époque, le fait aussi, mais non pas de façon sémantique, mais par la construction de l'histoire de Judas « vendant » Jésus aux Romains.

Cet évitement de la problématique de l'argent, « prix du sang » à titre d'expiation, dans l'histoire de Jésus agissant, alors qu'elle est projetée sur Judas en tant que « prix du sang » dans un contexte de trahison, trouve des corrélations avec d'autres passages du Nouveau Testament.

Dans Matthieu, XVIII, 23-35, Jésus expose l'apologue du roi et des deux débiteurs, qui se conclut par la recommandation de « remettre du fond du cœur » à ses frères, faute de quoi le Roi exigera le paiement des dettes qui lui sont dues.

De même, dans Luc VI, 34-35 : « Si vous ne prêtez qu'à ceux dont vous espérez restitution, quel mérite avez-vous ? Car les pécheurs prêtent aux pécheurs afin de recevoir l'équivalent... prêtez sans rien attendre en retour et votre récompense sera grande ». Il y a donc négation de l'obligation de paiement d'une dette, pour autant qu'elle peut s'exprimer en argent. Mais nous l'avons vu, entre la dette de *demei*, argent, et *demei*, sang, la distance n'est peut-être pas grande.

En tout cas cette négation de la dette correspond au refoulement de l'analité évoqué plus haut. Par ailleurs, si Jésus est lui-même l'Agneau, si Jésus est lui-même Dieu, comment pourrait-il être débiteur ? Restent les premiers-nés des Egyptiens, et si lui-même est aussi cette victime-là, il n'a effectivement plus aucune raison de devoir payer cette dette symbolique. Or les agneaux étaient divins pour les Egyptiens. On voit là l'autre bout de la chaîne de substitutions, ici métaphoriques, à laquelle j'ai fait allusion plus haut, qui de la mort des pre-

miers-nés égyptiens, survenue pour obliger Pharaon à laisser partir les Juifs, conduit le chrétien, sinon peut-être à une identification à ces premiers-nés (n'oublions pas le caractère particulièrement antisémite de certaines Eglises et sectes d'Orient, bien avant les temps modernes), du moins à l'accusation de meurtre d'enfant, de meurtre de l'Agneau divin, de meurtre de Dieu. Et cette chaîne de substitutions est en relation avec la rémission d'une dette symbolique, dette d'argent en lieu et place du sang, qui n'a plus à être payée par les Chrétiens, mais qui se transforme en une dette réelle, celle du chrétien envers le Christ mort pour lui. A chaque étape de cette chaîne, la projection sur Judas, puis sur les Juifs, de la problématique du Christ et des chrétiens, vient en quelque sorte régler les tensions psychiques de chacun : Moi, Jésus-Christ, je ne paie pas ma dette symbolique (pour la mort qui a frappé les Egyptiens et à laquelle j'ai échappé), mais c'est Judas qui reçoit de l'argent pour me vendre, et pour moi ma dette perd tout sens, puisque je suis la victime. Nous mangeons la chair et buvons le sang du Christ, mais ce n'est pas nous qui le tuons, mais les Juifs, etc...

L'évolution de ces mythes à travers l'histoire

Compte tenu de ce qui précède, une certaine logique apparaît quand on cherche à dérouler le fil rouge des accusations de meurtre rituel ; elles remontent à l'Antiquité, antérieures au christianisme. Ce n'est peut-être pas par hasard que Flavius Josèphe écrit que « Les Egyptiens ont été les premiers à nous calomnier » et rapporte²⁷ que Manethon, prêtre d'Héliopolis quatre siècles plus tôt, attribuait à leur atteinte par la lèpre l'expulsion des Juifs d'Egypte, tandis qu'Apion, avocat des Alexandrins contre les Juifs, imputait des crimes rituels à ces derniers. Si l'on met ces deux énoncés en correspondance, on pourrait conclure que le ressentiment provoqué, sinon par le fait lui-même, mais en tout cas par le récit lors du séder de la mort des premiers-nés égyptiens, est peut-être à l'origine des accusations de meurtre d'enfants envers les Juifs.

Dans le monde chrétien, ces accusations apparaissent essentiellement au moment des Croisades, qui actualisent considérablement la problématique de la Passion du Christ, la délivrance de son tombeau pouvant être plus ou moins inconsciemment considérée comme une revanche prise sur sa mort : même si les Juifs ne sont pas les musulmans qui sont maîtres de ce tombeau, l'assimilation est vite faite dans la conscience populaire ; les Juifs sont « sous la main » en Europe, les musulmans pas, les uns et les autres seront massacrés lors de la prise de Jérusalem. Puis c'est à la fin du XV^eme et pendant le XVI^e siècle, époque qui marque l'apogée de l'esprit inquisitorial, que ces accusations populaires atteignent parallèlement un climax, tout en tendant à disparaître dans le monde

protestant, malgré l'antisémitisme affirmé de Luther, et ce parce que la transsubstantiation est étrangère à la théologie protestante. Par ailleurs, le culte marial propre au catholicisme mais étranger au protestantisme porte évidemment au maximum le clivage entre une « bonne mère » déssexualisée et son antagoniste, le Juif assimilé, on l'a vu au diable et aux sorcières.

La représentation des « Jeux de la passion » était un des facteurs qui entretenaient la haine antisémite, dans un système identificatoire et projectif très complexe, où les « passions » effectivement suscitées par ces mises en scène n'étaient pas sans danger ni pour le Christ, ni pour Judas. Le compositeur israélien André Hajdu a fait de la violence qui s'engendrait de cette confusion entre jeu, réalité, fantasme et mythe le thème de son oratorio *Ludus Pascalis*.

Par ailleurs, comme on le sait, les Juifs étaient plus ou moins confinés dans les métiers d'argent et dans l'usure, interdite aux chrétiens pour les raisons évoquées plus haut. Comme l'écrit l'historien Eric Le Nabour, remarquant que l'un des sept péchés capitaux est la cupidité : « L'idée que l'argent engendre l'argent avec le temps » est insupportable à l'Eglise. « Le temps n'appartient qu'à Dieu et l'utiliser pour réaliser des profits est une insulte à sa loi »²⁸. Par conséquent, la projection sur les Juifs de l'analité refoulée s'ensuit tout naturellement, et se lie au fantasme du crime rituel dans l'image du Juif « suceur de sang », dont il faut rapprocher l'histoire du Marchand de Venise.

Le refoulement de l'analité évoqué plus haut paraît une des lignes directrices opposant le christianisme – du moins dans ses formes primitives et « catholico-orthodoxe » au judaïsme. En effet, à propos du passage du Livre d'Esther évoqué plus haut – la proposition d'Aman à Assuérus, refusée en tant que telle par ce dernier, puisqu'il rend l'argent à Aman bien qu'il consente à son projet dans un premier temps – le commentaire du Talmud (*Meguilá* 13) s'exprime en ces termes : « Dieu savait qu'Aman allait offrir des sicles pour acheter le peuple d'Israël, c'est pour cela qu'Il a fait précéder ses sicles aux siens. Car, comme la Michna le dit, le premier Adar de chaque année, on proclame la collecte des sicles. C'est que notamment depuis les temps de Moïse, au mois d'Adar, les Juifs donnaient leur contribution à l'offrande collective sacrifiée journallement au Temple. Ce don s'appelle le *ma'hatsith hachéqel*, le demi-sicle. Jusqu'à nos jours, avant Pourim, chacun donne le *ma'hatsith hachéqel* et, actuellement, cet argent est distribué aux pauvres. » En d'autres termes, là où une problématique complexe touchant à l'argent est mise en jeu dans les textes juifs (comme dans le cas du *qorban Pésah*, où l'argent du sacrifice rachète une dette symbolique, ici d'abord une catastrophe à venir est évitée par le paiement de l'argent de l'offrande au Temple, puis le versement de cette somme aux pauvres fait partie de la commémoration du sauvetage), on constate que l'argent a dans le texte des Évangiles et dans la

conscience chrétienne un rôle uniquement négatif. On retrouvera évidemment cela dans la version « anti-capitaliste » de l'antisémitisme moderne.

Quoiqu'il en soit, la persistance de ces thèmes dans la conscience populaire, notamment dans les provinces catholiques les plus arriérées, explique la résurgence de ces accusations en pleine fin du XIX^e SIÈCLE, avec notamment l'affaire de Tisza Eszlar, en Hongrie orientale, en 1882 ; tandis que l'Affaire Beilis en Russie orthodoxe, en 1910-1911, succédait à une vague de pogromes provoqués par le pouvoir pour des raisons politiques. Bien sûr l'affaire Dreyfus en France, si elle ne comportait pas l'accusation de « crime rituel », avait cependant la forme d'une accusation de vente du Christ par Judas dans un contexte d'impuissance française à reprendre à l'Allemagne les provinces qui venaient d'être perdues, tout comme l'antisémitisme hitlérien manifestera un phénomène symétrique après la défaite allemande de 1918, avec des conséquences évidemment d'une tout autre ampleur. Après la dernière guerre, de telles accusations réapparurent en Europe de l'Est²⁹.

En somme, l'accusation de crime rituel apparaît comme le paradigme des accusations antisémites, et ses conséquences de meurtre des Juifs comme un rite sanglant dans le réel venant refermer la double boucle d'un système projectif dont le rite de l'Eucharistie constituerait le premier cercle. Ou, si l'on veut pousser les choses de manière radicale, comme un rite majeur par rapport auquel l'Eucharistie se situerait comme un rite mineur, les deux opérant dans le sens de la restauration par ce système projectif de l'équilibre psychique du fidèle mis en cause par la croyance à sa culpabilité consécutive à la chute d'Adam et à son rachat par le Christ. Dans ce système projectif, le chrétien tue le Juif qu'il accuse de meurtre sur lui-même, c'est-à-dire sur le Christ ou sur un enfant chrétien.

La reprise contemporaine du mythe

Une nouvelle dimension, à l'échelle locale³⁰ et mondiale, est donnée de nos jours à ces accusations. Comme il n'est pas rare dans l'histoire des civilisations, le thème en revient en Occident et dans les médias internationaux après un détour par le monde musulman.

Le thème de l'« enfant-victime » semble en effet central dans l'hostilité islamique envers les Juifs³¹. Le lieu le plus saint de l'Islam, La Mecque, est censé abriter la source de Zem-Zem, suscitée par un ange, et qui permet de survivre à Agar et Ismaël, expulsés par Abraham à la demande de Sarah. Les pèlerins de La Mecque doivent parcourir « un circuit qui symbolise les allées et venues d'Agar, affolée, cherchant de l'eau pour sauver son fils. Cette épreuve leur fait revivre, dans leur corps, toute la détresse d'Agar. »³² Sarah reprochait à Agar et Ismaël les railleries de ce dernier et pouvait craindre que le petit Isaac ne

subisse le sort d'Abel, mais Ismaël fut par conséquent dépossédé de son droit d'aînesse et put se considérer comme victime d'un procès d'intention. Le nom d'Ismaël signifie « Dieu a entendu », parce que Dieu entendit la plainte d'Agar. Et effectivement, Arabes et musulmans suivent la tradition de faire constamment entendre au monde entier plaintes et revendications. Comme l'écrivit déjà Gibbon au XVIII^e siècle à propos des Arabes à l'époque pré-islamique : « les Arabes, séparés du reste des hommes, se sont habitués à confondre les idées d'étrangers et d'ennemis... Ils prétendent que dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille ont obtenu les climats riches et heureux, et que la postérité d'Ismaël, proscrite et bannie, a le droit de reprendre, par l'artifice de la violence, la portion d'héritage dont on l'a privé injustement. »³³

Ainsi, chez les musulmans, l'accusation d'infanticide à l'égard des Juifs trouvait un terrain tout préparé, et l'affaire du « Petit Mohammed », montée de toute pièce avec l'aide de la télévision française par les services de propagande palestiniens n'en est que paradigmatique. Bien sûr le nom de la victime n'a pas été choisi au hasard ; c'est tout l'Islam qu'Israël est supposé assassiner en la personne de cet enfant, comme c'est tous les chrétiens que les Juifs assassinaient lorsqu'ils étaient supposés tuer un enfant chrétien pour en consommer le sang dans la matza. D'ailleurs cette accusation a elle-même fait récemment fortune dans le monde islamique, mais ce n'est pas véritablement une nouveauté en Orient : en 1810, à Alep puis en 1840, à Damas après la disparition d'un prêtre chrétien, les Juifs furent accusés de crime rituel. Les deux fois les accusations étaient d'origine chrétienne.

Réciproquement, une fois recyclées dans le monde arabo-musulman, ces accusations transformées sous forme d'accusations envers Israël de s'acharner à tuer des enfants palestiniens font fortune à l'échelle mondiale. Là encore, le caractère systématiquement projectif est patent : tandis que les Palestiniens font ouvertement bon marché de la vie de leurs enfants, encourageant leurs mères à se réjouir quand leurs enfants meurent comme « shahids »³⁴ (tout est censé se résoudre, on le sait, par l'accession au Paradis d'Allah – l'attitude des Iraniens lors de la guerre avec l'Irak n'était pas bien différente), le monde retient seulement les plaintes et accusations des Palestiniens et autres musulmans envers Israël, négligeant cette propagande incitant les enfants à s'offrir en sacrifice. Comme l'on sait, les meurtres d'enfants israéliens, systématiquement pratiqués par les Palestiniens, ne soulèvent aucune indignation. Il est à remarquer que de même que les accusations médiévales envers les Juifs trouvaient chez des Juifs renégats des appuis d'importance, celles qui sont portées aujourd'hui ne sauraient se passer d'« alter-Juifs », de Chomsky à Enderlin ou à Ariel Toaff et Israël Shamir. Je me contenterai de citer ici ce dernier : en

mars 2001, Shamir déclarait publiquement que « les Juifs n'existent que pour faire couler le sang des enfants palestiniens dans leurs matzot. Pour faire bon poids, il n'hésitait pas à écrire « À l'occasion, les Juifs tuaient des prêtres et des nonnes ». Ce texte, traduit en français par Marcel Charbonnier, qu'on trouve sur le site de Shamir, figure évidemment sur des sites islamistes et des sites d'extrême-droite.³⁵

Quoi qu'il en soit, ces néo-accusations de crimes rituels vont de pair, à présent encore, avec la poursuite des accusations concernant l'argent. C'est ainsi qu'une grande partie de la gauche – point hélas n'est plus besoin de se limiter à l'extrême-gauche – dénonce à la fois Israël comme coupable de tuer à plaisir les enfants palestiniens et d'être séide du diable capitaliste américain.

L'économie du sacrifice

En conclusion, je voudrais revenir de manière synthétique sur l'économie sacrificielle en relation avec les accusations de crimes rituels. L'acte fondateur du judaïsme est l'*Aqedat Ythak*, c'est à dire le non-sacrifice d'Isaac, comme par hasard désigné en Occident par le « sacrifice d'Isaac ». Ce non-sacrifice, et le remplacement qu'Abraham fait d'Isaac par un bélier (de sa propre initiative, non cette fois sur l'ordre de Dieu) signifient à la fois l'interdiction du sacrifice humain et, quand même, la nécessité psychologique du sacrifice, manière de rendre grâce à la Divinité en même temps qu'issue aux pulsions destructrices. Que l'expulsion rituelle de la violence soit fondatrice de la Société, on ne peut à mon avis qu'être d'accord avec René Girard sur ce point. Pour autant, sa théorie du « bouc émissaire » apparaît bien trop systématique. Le « bouc émissaire » de Kippour n'est nullement représentatif de l'ensemble des sacrifices offerts dans le temple. Le sacrifice pascal n'est précisément pas le sacrifice d'un émissaire mais le défi à l'idolâtrie égyptienne qui déifie l'agneau. Quand au reproche de déicide adressé aux Juifs, l'idée de qualifier ceux-ci de « bouc émissaire » n'est pas suffisante : ils ne le sont que parce que, j'espère avoir contribué à le montrer, la texture même du Nouveau Testament les rend propres à représenter l'objet sur lequel peut se faire la projection par le fidèle chrétien de la culpabilité du déicide, culpabilité toujours renouvelée dans l'Eucharistie.

Une part essentielle des querelles théologiques et de la question des hérésies dans le christianisme tourne autour de la nature divine et humaine du Christ. Mais, qu'il soit Dieu ou même homme, le Christ est une victime innocente mais nécessaire au salut du fidèle. Par conséquent la nécessité d'au moins un sacrifice humain est réintroduite, (si ce n'est un sacrifice divin) – régression par rapport à l'interdiction des sacrifices humains fondatrice du judaïsme. Que Dieu puisse être tué ou qu'il exige un sacrifice humain, il s'agit en même temps

d'une régression au paganisme, dans la mesure où le judaïsme peut être à la fois défini comme l'opposition à ce dernier, comme la reconnaissance de la Transcendance divine et comme l'interdiction des sacrifices humains.

Par ailleurs, en rapprochant les thèmes évoqués plus haut : refoulement de l'analité et clivage (et déssexualisation) de l'image maternelle, on pourra penser que l'antisémitisme n'est pas sans rapport, dans le christianisme – surtout « traditionnel » – avec une dénégation, voire un déni, du champ pulsionnel³⁶, qui l'oppose au judaïsme³⁷ – dénégation et déni qui se « paient » précisément, si l'on peut dire, de la « nécessité » d'un sacrifice majeur.

En effet, si la pulsion est intrinsèquement coupable – ce qu'exprime l'idée de la « chute » – elle offense Dieu et une « partie » de Dieu meurt, à la fois en raison de cette offense qui le blesse et pour la « racheter ». Ainsi le refus de la pulsion (dont le monachisme est évidemment un exemple typique), son destin d'être soumise à la dénégation ou au déni, va en fin de compte provoquer la mise en jeu d'une pulsion hautement sadique. Cette pulsion est en partie d'ailleurs projetée sur « Dieu le Père » qui exige le sacrifice de son Fils, mais s'exprime en grande partie dans la « réalité » (la « Présence réelle ») du « Sacrifice » de la Communion et, comme on l'a vu, par la même occasion, des Juifs, pour échapper à cette culpabilité d'être responsable de la « mort » de Dieu. L'impossible tentative de sacrifice des « passions » (des pulsions) entraîne le Sacrifice de la Passion, ou, comme le disait Lacan, ce qui est forclos dans le symbolique réapparaît dans le réel...

Lorsque Girard propose une « lecture non-sacrificielle » du Nouveau Testament³⁸, l'un des problèmes essentiels est qu'il est bien le premier, même s'il n'est plus le seul, à la faire. Mais qu'il ait raison, ce qui donnerait (en conjonction avec les avancées d'autre part de Vatican II) des raisons d'espérer, ou qu'il ait tort, il néglige l'ensemble « anti-pulsionnel » du christianisme « traditionnel » et ses conséquences. Il néglige aussi le fait que le mot même, qu'il reprend, d'Agneau de Dieu pour qualifier le Christ est significatif de la persistance du paganisme. Or c'est cette persistance, plus ou moins ignorée, dans la culture contemporaine mondialisée, y compris dans l'aspect glorificateur de la mort propre à l'Islamisme, qui engendre la haine des Juifs et d'Israël dont nous sommes témoins. Il est bien difficile d'empêcher la répétition, qui constituait pour Freud l'essence de la pulsion de mort, de triompher...

notes

1. Bloch M. *Écrits de guerre, 1914-1918*. Paris, Armand Colin, 1997.
2. Cf. La violence de l'antisémitisme. *Annales médico-psychologiques*, 1979, 137, (8), 807-816 et : Antijudaïsme religieux, antisémitismes modernes : permanence et changements. *Perspectives Psychiatriques*, 1986, 25, (3), 214-227.
3. Simmel E., Anti-Semitism and Mass Psychopathology ; pp 37-78 in E. Simmel, *Anti-Semitism, a Social Disease*, New-York, International Universities Press, 1946.
4. Bible du Rabbinate français, Traduction Zadoc Kahn, Paris, Ed. Colbo, 1966.
5. Clément O., article « Dieu », in *Encyclopædia Universalis*, 2004.
6. Marcadé J.-C., article « Christ » (Représentations du) in *Encyclopædia Universalis* 2004.
7. Cf. Abraham N. et Torok M., *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978.
8. Freud S. (1939) *Moïse et le monothéisme* (Trad. Française Anne Berman), Paris, Gallimard, 1948. (pp 117 sq)
9. Voir par exemple de Diéguez M. *Et l'homme créa son Dieu*, Paris, Fayard, 1984.
10. Voir notamment Eph, II, 7_8
11. En contradiction avec Eph, II, 9, voir Jacques, II, 14 et pour un début de bibliographie sur cet immense sujet : Casalis G. article « Grâce » in *Encyclopaedia Universalis*, 1974 (article orienté vers les conceptions protestantes) et l'article « Christologie » soit dans l'édition de 1974, sous la plume de B. Rey, Professeur aux Ecoles dominicaines, soit dans l'édition 2007, sous celle de Mgr Joseph Doré, qui propose en fin d'article les points de vue des « Théologies contemporaines », qui mettent plus que jamais au premier plan la question du Salut dans les débats théologiques concernant le Christ.
12. Grunberger B. et Dessuant P., *Narcissisme, christianisme, antisémitisme*, Arles, Actes Sud, 1997 (p. 126).
13. Jones E. (1964) *Psychanalyse, folklore, religion*, Paris, Payot, 1973.
14. Loc. cit.
15. Loc. cit.
16. Poliakov L. *Histoire de l'Antisémitisme (T. I : Du Christ aux Juifs de cour)*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
17. Valade B., article « Sorcellerie » in *Encyclopaedia Universalis*, 2004.
18. Besançon A., « Le Premier Livre de la sorcière », in *Annales E.S.C.*, 1, 1971.
19. Freud S. (1939) *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948.
20. Voir notamment Loewenstein R., *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, P.U.F., 1952.
21. B. « Brève communication sur le narcissisme, l'agressivité et l'antisémitisme », *Revue Française de Psychanalyse*, 1984, 48, (4), 1037-1041.
22. Les analogies entre les phénomènes de sorcellerie et de démonologie des quinzième et seizième siècles et les accusations de crimes de sang portées contre les Juifs ont été soulignées par de nombreux auteurs. Outre Poliakov, *loc. cit.*, citons notamment Norman Cohn, *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen-âge : fantômes et réalités* (trad. S. Laroche et M. Angeno), Paris, Payot, 1982. De même

- János Pelle, dans une communication consacrée aux « Dernières accusations de crimes de sang. Haine ethnique et manipulation politique dans l'histoire récente de l'Europe de l'Est » (Partiellement traduit en français par J. Gachnochi-Tattay et G. Gachnochi mais inédit ; en hongrois : Az utolsó vérvádak, Budapest, Ed. Pelikan, 1995.)
23. Bible du Rabbinate, loc. cit.
24. La Bible – Nouveau Testament – Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1974. (Les autres citations du Nouveau testament sont empruntées à la même traduction).
25. Grunberger et Dessuant, loc. cit. 1997.
26. Voir par exemple *Encyclopédie Wikipédia*, (Internet) article « Caïn ».
27. Cf. Rouart M.F. *Le crime rituel ou le sang de l'autre*, Paris, Berg International, 1997.
28. Le Nabour E. *Les rois maudits. L'enquête historique*, Paris, Perrin, 2005.
29. Voir Janos Pelle, loc. cit.
30. Les « résistants » palestiniens ou les individus qui aident à préparer des attentats sont ainsi égalés au Christ ! Comment ne pas citer ces remarquables lignes – en même temps paradigmatiques de toute une mentalité, publiées dans *Témoignage Chrétien* (19/9/74), sous la plume de l'ineffable Georges Montaron, après qu'on ait arrêté Mgr Capucci, qui transportait un véritable arsenal : « Les Sionistes l'ont enfermé avec les droits commun, pensant ainsi l'humilier davantage. Comme ils connaissent mal la Parole de Dieu, ces geôliers là. Ils ont oublié que Jésus lui-même fut cloué sur la croix au milieu de deux malfaiteurs ».
31. Voir par exemple : « L'Énigme du Messie », Entretien avec Yves Haumont, propos recueillis par Yves Basir, <http://www.nouvellescles.com>.
32. « L'Énigme du Messie », Entretien avec Yves Haumont, loc. cit.
33. Gibbon (1788), *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain, T.2*, Paris, Robert Laffont, 1983. (p.475).
34. Cf. par exemple, entre d'innombrables documents, bulletin du 15/3/2005 de *Palestinian Media Watch* : cite le cheikh Yusuf Juma' Salamah qui dans son sermon du vendredi diffusé le 11/3/2005 sur la télévision palestinienne énonce que la femme idéale est semblable à Al Khansah, l'héroïne de la tradition islamique qui remercie Dieu que ses quatre fils soient morts dans la bataille.
35. D'après le site *Pratique de l'histoire et dévoiements négationnistes* <http://www.phdn.org/> de Gilles Karmasyn. Voir aussi Henri Pasternak, « Notre ami Israël Shamir », L'Arche, n° 543, mai 2003.
36. Voir notamment sur ce point l'ouvrage capital, déjà cité, de Béla Grunberger et Pierre Dessuant, *Narcissisme, Christianisme, Antisémitisme*.
37. En effet, le renoncement pulsionnel, sur lequel insiste Freud dans *Moïse et le monothéisme*, (loc. cit.) est bien plus prononcé dans la nouvelle religion.
38. Girard R. *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982.